

The Royal Canadian Academy of Arts: Supporting the Visual Arts since 1880



Lilias Torrance Newton, *Louis Muhlstock* (c. 1937)
Royal Canadian Academy of Arts diploma work,
deposited by the artist, Montreal, 1940
Lilias Torrance Newton, *Louis Muhlstock* (v. 1937)
Morceau de réception de l'Académie royale canadi-
enne des arts, confié par l'artiste, Montréal, 1940

FACING PAGE: Industrial Design and Painting
Sections of the 90th Annual Exhibition of the Royal
Canadian Academy of Arts, National Gallery of
Canada, Ottawa, 30 January – 1 March 1970

PAGE EN REGARD: Section du dessin industriel
et de la peinture de la 90^e exposition annuelle
de l'Académie royale des arts du Canada, Ottawa,
30 janvier – 1^{er} mars 1970

On the evening of 6 March 1880, the first exhibition of the Canadian Academy of Arts (designated “Royal” the following June) opened in Ottawa after years of concerted effort by Canada’s artists. The support of Governor General the Marquess of Lorne (1878–1882) – husband of the painter-sculptor Princess Louise, daughter of Queen Victoria – assured that of the federal government, and the national art association under viceregal patronage became a reality on that day in March. The membership brought together painters, sculptors, architects, engravers and designers from different regions of the country who defined their immediate goals as: first, the Institution of a National Gallery at the Seat of Government; second, the holding of Exhibitions in the principal cities of the Dominion; third, the establishment of Schools of Art and Design.

Following the example of the British and French academies, as a condition of election, each academician was required to donate a work of art in her or his profession to be known as a Diploma Work. These formed the core collections of the National Gallery of Canada that opened its doors in May 1882. Lack of suitable exhibiting spaces, costs of transportation, and the inability of artists to attend annual meetings held far from home, hindered the furtherance of the second goal – the holding of Exhibitions in the principal cities of the Dominion – and restricted exhibitions to an annual rotation between Montreal, Toronto and Ottawa with occasional exhibitions in Halifax, Saint John, Sherbrooke, Hamilton and Winnipeg. Finally, academicians set out to further the advancement of training for young artists in a country that offered only primary or technical art education and that had no public art collections of merit. Yet education was a provincial responsibility and, without a home base or any building to even house a school of art and design, the Academy could only subsidize life classes in the resident cities of its various members.

If the political character of the Dominion, the Academy’s national charter that cut it off from local patronage, rivalries between artists of differing cities, and an insufficient annual federal grant hindered the Academy’s development during these early years, the artists nonetheless worked strenuously to support the growth of the

national collection through purchases and donations of its members’ works and to represent artists’ interests on the federal level. To this end they convinced the government to include exhibitions of Canadian art organized by the Academy at the Buffalo Pan-American exhibition in 1901, the St. Louis Universal Exposition in 1904, and the Festival of Empire in London in 1910. They petitioned the government to introduce tariffs on imported art works, to provide scholarships for young artists to study abroad, to commission murals for the decoration of the Parliament Buildings and to establish a federal art commission for the administration of the National Gallery and competitions for the erection of public monuments and government buildings. Bringing together artists in different disciplines made the Academy an obvious forum for the integration of architecture, painting, sculpture and allied arts, a direction the Academy would further throughout its history.

The early academicians included most of Canada’s prominent artists, yet by the 1920s the aging population of their limited number (40) frustrated the ambitions of the younger associate academicians from whom new academicians were elected. Conflicts over the Academy’s national and international role and between conservatives and moderns, both within and outside of the Academy, characterized the society’s history into the 1940s. The increasing importance of art dealers for the advancement of an artist’s career in the post-war years, the proliferation of granting agencies for artists and new art advocacy groups, the paucity of exhibiting venues, as well as the diversity of modernist art-making posed challenges to the very existence of the Academy. Was it to be merely an honorific title for senior artists or a forum for growth? Finally in 1973 the associate status was abolished and new categories created for academicians in film, photography and crafts.

There are currently almost 700 members, and as the Academy celebrates its 125th anniversary in Ottawa, in June, it continues to bring together artists from across the country and to encourage, cultivate and further the arts by awarding scholarships to art students, providing funds for the purchase of Canadian art for public galleries and recognizing distinguished service to the visual arts in Canada.

– Charles Hill, *Curator of Canadian Art*



L'Académie royale des arts du Canada au service des arts visuels depuis 1880

La première exposition de l'Académie des arts du Canada (devenue l'Académie royale des arts du Canada en juin suivant sa création) a lieu dans la soirée du 8 mars 1880, après des années d'efforts concertés de la part des artistes du Canada. Grâce à l'appui du marquis de Lorne, gouverneur général de 1878 à 1882 et époux de la princesse Louise, peintre et sculpteur, fille de la reine Victoria, le gouvernement fédéral et le projet d'association artistique nationale a été placé sous les auspices du vice-roi et devient réalité en ce jour de mars. Les objectifs immédiats de ces nouveaux académiciens peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et concepteurs actifs dans différentes régions du Canada sont alors, dans l'ordre, de créer un musée des beaux-arts dans la ville où siège le gouvernement, d'organiser des expositions dans les principales villes du Dominion et de fonder des écoles d'art.

S'inspirant des traditions française et anglaise, l'Académie exige que ses nouveaux élus remettent un morceau de réception lors de leur intronisation. À elles toutes, ces œuvres constituent le noyau des collections du Musée des beaux-arts du Canada (alors appelé la Galerie nationale du Canada) qui ouvre ses portes en mai 1882. Toutefois le manque d'espace d'exposition, les frais de transport et l'incapacité des artistes à participer à des réunions annuelles organisées loin de chez eux freinent la poursuite du deuxième objectif et favorisent une rotation annuelle des expositions entre Montréal, Toronto et Ottawa et, à l'occasion, Halifax, Saint John, Sherbrooke, Hamilton et Winnipeg.

Pour finir, les académiciens choisiront de se consacrer à la formation des jeunes artistes, le Canada ne proposant alors qu'une éducation artistique élémentaire ou technique et ne possédant aucune véritable collection d'art. L'éducation n'en est pas moins du ressort des provinces et l'Académie, qui ne dispose d'aucun lieu ou bâtiment pouvant abriter une école d'art, doit se contenter de subventionner des ateliers de modèles vivants dans les villes où demeurent ses membres.

La charte nationale de l'Académie, qui interdit le mécénat local, les rivalités entre artistes des différentes villes, l'insuffisance de la subvention fédérale annuelle et la politisation du Dominion nuisent certes à l'épanouissement de la jeune institution, mais les artistes s'efforcent néanmoins activement de bâtir une collection nationale grâce à des achats et à des dons de leurs œuvres et ne cessent de faire valoir leurs intérêts auprès du gouvernement fédéral. Ils réussissent à convaincre le gouvernement de présenter des œuvres canadiennes à l'exposition panaméricaine de Buffalo en 1901, à l'exposition universelle de St. Louis en 1904 et au Festival of Empire de Londres, en 1910. Ils insistent pour que le gouvernement fixe des tarifs sur l'importation des œuvres d'art, offre des bourses aux jeunes artistes désireux d'étudier à l'étranger, commande des murales pour orner les édifices du Parlement et crée une commission fédérale artistique pour administrer la Galerie nationale et les concours préalables à l'érection de monuments publics et d'édifices gouvernementaux. En regroupant des artistes spécialisés dans différentes disciplines, l'Académie devient un lieu évident de débat en faveur de l'inté-

gration de l'architecture, de la peinture, de la sculpture et des arts connexes. Cette orientation ne se démentira jamais.

La plupart des artistes canadiens les plus en vue figurent parmi les premiers académiciens. Toutefois, vers les années 1920, leur vieillissement et leur nombre limité (40) devient une source de frustration pour les jeunes associés appelés à devenir académiciens. Jusque dans les années 1940, l'histoire de l'association est jalonnée de disputes sur le rôle national et international de l'Académie et de querelles internes et externes entre conservateurs et modernes. Après la guerre, le rôle croissant des marchands d'art dans la carrière des artistes, l'augmentation des organismes de subvention et des lieux d'exposition, l'apparition de nouveaux groupes de pression pour les artistes et la diversité des formes d'art moderne remettent en question l'existence même de l'Académie. Devait-elle se résumer à un simple titre honorifique accordé à des artistes confirmés ? Devait-elle être un forum appuyant la croissance artistique ? En 1973, l'institution éliminera finalement le statut d'« associé » et créera de nouvelles catégories en cinéma, photographie et artisanat.

L'Académie, qui s'apprête à fêter son 125^e anniversaire à Ottawa, en juin, compte près de 700 membres et continue à rassembler des artistes de toutes les régions du Canada et à poursuivre ses objectifs de départ : stimuler, cultiver et encourager l'art en octroyant des bourses aux étudiants, en remettant aux musées d'art des fonds destinés à l'achat d'œuvres canadiennes et en reconnaissant les services distingués rendus aux arts visuels au Canada.

— Charles Hill, conservateur de l'art canadien